

AVANT-PROPOS

« Amis lecteurs, improbables lecteurs, prenez le temps de lire ces quelques lignes. Toute ma vie, j'ai espéré venir à votre rencontre. D'improbable à réelle, la métamorphose s'avère ardue. Pour réaliser ce rêve, il me faut franchir la Méditerranée, obtenir un visa et payer un billet d'avion. Très vite j'ai compris que votre pays, cette France dont je chéris la langue, me refuse et m'accuse, sans excuse, de vouloir profiter d'un visa touristique pour me faire la belle chez elle.

Si vous lisez ces lignes, j'aurais réussi mon pari : vous faire entendre des paroles venues d'une contrée qui vous semble si proche et qui en définitive demeure éloignée. Un mur invisible façonné par l'absence d'échange, de voyage, d'ouverture sur le monde et de libre-pensée vécue par une majorité de la population, cloisonne le pays. Vous ne trouverez pas ici des mots vantant les joies du tourisme au Maroc, décrivant les effluves émanant des échoppes de la vieille médina de Marrakech ou narrant le bien-être ressenti lors de ces fameux treks dans le désert marocain ».

Hicham, Casablanca, juillet 2006

Sur ma carte d'identité française, en plus de mon nom, prénom, date de naissance et taille – Cherki Marwane, né le 13 août 1982, un mètre soixante et onze – figure le nom de la ville qui m'a vu naître : Casablanca, au Maroc. Mon cousin Hicham est lui aussi né à Dar El Beida, la même année et le même mois ; ma tante Fatima a accouché dix jours après ma mère. Hicham vit au Maroc et moi en France.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, j'ai passé tous les mois de juillet et août au pays. Chaque été a contribué à faire de nous, les cousins de vacances, des frères en toutes circonstances. Nous nous entendons à merveille et partageons les mêmes passions : le football, pour des jeunes marocains rien d'étonnant, la musique – celle de Nass El Ghiwan en particulier – la lecture et l'écriture. Après avoir obtenu le baccalauréat, nous avons tous deux entamé des études de droits ; Hicham s'est inscrit à la faculté de Casablanca, moi à la prestigieuse Sorbonne à Paris.

À cause du système d'attribution des visas, Hicham n'a jamais pu venir passer des vacances en France. Mon pays, à égalité dans mon cœur avec le Maroc où j'ai vu le jour, a peur que mon cousin décide de prolonger son séjour au-delà de la date de validité de son visa. De ce fait, c'est moi qui me rends au Maroc dès que je le peux. Les jobs d'été me permettent de financer mes études et de me payer un voyage par an au Maroc, généralement au mois de décembre.

Pour compenser le manque dû à l'éloignement, je lui téléphone régulièrement ; Hicham, lui, m'écrit souvent. Au début ses lettres étaient personnelles, intimes – elles le restent parfois d'ailleurs –, désormais ses textes n'appartiennent plus à la catégorie épistolaire. Hicham décrit surtout ce Maroc qui ne veut décidément pas changer, pire qui régresse, quelle tristesse ! Il parle des barbus, ces révolutionnaires égarés de millénaire qui ont investi son université et qui maintenant assassinent en plein cœur de Casablanca. Il décrit ses sentiments pour Naïma et leurs difficultés à vivre leur amour au grand jour, plus grave, de se rencontrer tout court !

Depuis plus d'un mois, je suis sans nouvelle de lui. J'appelle tous les jours ma tante Fatima. Elle n'arrête pas de pleurer persuadée qu'Hicham a trouvé la mort en tentant de traverser la Méditerranée. Son mari essaye, sans grande conviction, de la rassurer : « S'il avait échoué, la police serait venue nous demander de reconnaître le corps ! *Kblass* ! Stop ! Arrête de pleurer.

La dernière lettre d'Hicham ne laisse aucun doute : il a essayé de traverser le détroit de Gibraltar à la nage. Un ami espagnol rencontré cet été sur les plages de Casablanca devait récupérer à la fin de cette opération aussi suicidaire que symbolique. En choisissant délibérément de tenter l'aventure de nuit, Hicham espérait certainement éviter la Guardia Civile espagnole. Il a peut-être minimisé l'ambiance effrayante de la nuit en pleine mer conjuguée à

une solitude angoissante et l'importance même du défi physique.

« *Ya rayah ouin m'ssafer ? Rob te 'hia ou teweli !* Toi le voyageur, où vas-tu ? Pars, las, tu reviendras ! » dit le tube de raï. Mon cousin, lui ne reviendra pas. Je crois qu'il est mort. Je me sens un peu responsable de sa mort. Il m'avait demandé :

– Trouve-moi un mariage blanc !?

– Vas-y ! Arrête tes conneries ; tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ?!, lui avais-je répondu et j'avais même rajouté :

– Qu'est-ce que vous avez tous à vouloir quitter le Maroc ?

Je me rappelle de sa réaction :

– Tu ne comprends pas ! Qu'est-ce que tu connais du Maroc ? Les vacances, la plage, les boîtes de nuit, les jolies filles et les méchouis. Tu venais avec tes francs, maintenant tes euros et tu peux tout t'acheter. La vie est belle. Le Maroc est vraiment un beau pays, hein !! Ouvre les yeux, *kbouya* ! Mon frère ! Aziz, Abdelmalek, Fouad et Yasser, des amis que je te présenterai à l'occasion, gagnent tous au mieux trois mille dirhams. Comme tout le monde, ils doivent payer le loyer, manger et régler les différentes factures de téléphone, d'eau et d'électricité. Partir en voyage : ils n'y pensent même pas. Pourtant malgré ces budgets squelettiques, ils arrivent à s'octroyer occasionnellement une sortie au cinéma ou un dîner au restaurant. Personne ne parle de malaise social ; les touristes aussi font semblant de ne pas voir la misère et les bidonvilles, préférant s'émerveiller devant la beauté d'un riad. Le Maroc

doit rester le pays des mille et une nuits. *Koulchi hayek ou m'konane* ! En clair, tout le monde sait, mais tout le monde se tait ! »

En guise d'adieu, Hicham m'a adressé un dernier courrier : un manuscrit regroupant ses derniers textes. Il est devenu mon livre de chevet. À force de le lire, je pourrais le réciter. Hicham y dépeint ce royaume où les richesses ne se partagent toujours que si peu reléguant la mobilité inter et intra générationnelle au rang d'utopie de sociologues. Au Maroc de ce début de siècle, la justice poursuit des jeunes pour leurs goûts musicaux et condamne à des peines de prison ferme des journalistes, de peur que leurs textes ne réveillent les consciences. Parallèlement cette même justice, obéissant aux instructions du palais royal – vivent la séparation des pouvoirs et l'indépendance des magistrats – orchestre une véritable mascarade de procès au sujet des années de plomb. Les victimes autorisées à témoigner n'ont pas pu prononcer les noms des responsables d'actes de tortures, de séquestrations abusives, de meurtres et de crimes à l'encontre de milliers de citoyens marocains. Pendant ce temps, les fous de dieu envahissent les lieux, tuent et se tuent.

Candidat à l'émigration clandestine, comme de trop nombreux marocains, Hicham a certainement perdu la vie pour avoir désiré vivre en démocratie. Afin que sa mort ne se résume pas à un hypothétique certificat de noyade, je donne à lire le Manuscrit d'Hicham.